

Jean-Pierre Devroey est professeur émérite à l'Université libre de Bruxelles et membre de l'Académie royale de Belgique. Il s'est récemment intéressé à l'histoire environnementale en publiant en 2019 *La nature et le roi. Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820)* (Albin Michel), qui replace l'humain médiéval à l'intérieur de l'environnement.

Nous avons réalisé cette interview pour envisager un parallèle avec notre société actuelle, pour savoir quelle relation l'être humain médiéval avait avec son travail, avec quelles interactions avec l'environnement. Plus spécifiquement, nous l'avons interrogé sur l'impact potentiel des activités humaines dans l'équilibre des biotopes.

**Q: Quel fut le rapport entre le travail de l'humain médiéval et son environnement.**

**-Devroey :** On pourrait formuler cela, bien que je n'aime guère le mot, par le concept d'agentivité. Celui-ci traduit l'action d'un groupe ou d'une personne, sa capacité d'agir. Commençons par la question qui est au cœur de la problématique de l'empreinte humaine sur l'environnement. Pour une partie des penseur.se.s de l'écologie (notamment les défenseurs de la collapsologie), l'invention de l'agriculture aurait marqué « le commencement de la fin du monde » : le passage des ramasseur.se.s cueilleur.se.s à l'agriculture aurait enclenché un processus irréversible, constituant une forme de continuum entre cette période et les déséquilibres écologiques et climatiques actuels, avec seulement une différence d'intensité. Je suis au contraire convaincu qu'en termes de pression anthropique, donc de capacité à modifier de façon systémique des équilibres globaux, les premiers frémissements des processus actuels commencent à partir du 16ème siècle et de la première globalisation entraînée par le colonialisme européen. Le point d'inflexion fondamental se situe évidemment au 19ème siècle, avec la consommation croissante des énergies fossiles entraînée par les révolutions industrielles. Pour désigner cet emballement des activités qui détruisent les équilibres globaux, et en particulier le poids du capitalisme financier, on a proposé d'utiliser la métaphore d'une ère géologique propre au système capitaliste, le "capitalistocène ». Pour revenir à l'idée du travail au moyen âge ou dans l'antiquité, si on le prend comme étant l'expression d'une pression ou d'une activité anthropique dans le milieu, je pense que ses modalités peuvent effectivement avoir des effets de transformation importante de l'environnement. En revanche, il est très difficile de relier ses effets à quelque chose qui ressemblerait aux émissions de gaz à effet de serre à partir du 19ème et du 20ème siècle. Je vais vous donner un exemple : l'Empire romain est caractérisé par une très grande maîtrise de l'eau. Cette politique générait des phénomènes (qui existent encore aujourd'hui) d'artificialisation, d'endiguement et d'entretien des canaux d'irrigation. On voit archéologiquement que le délitement de structures centrales de l'empire et des structures municipales, des administrations, a fait que ce système n'était plus entretenu. Il coïncide dans certaines régions avec une pluviosité plus importante durant la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge (4<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> s.), favorisant des réactions avec le non-vivant : glissements de terrain, paludisation, etc., et des interactions avec le vivant : émergence endémique de la malaria ou biotope spécifique des forêts-marécages. Ce sont de véritables chocs provoqués par la fin d'une pression anthropique particulière et son remplacement par autre chose. On sait que les besoins de l'État romain, l'approvisionnement des populations urbaines ou de l'armée permanente (environ 500 000 hommes) ont contribué à la mise en place de systèmes de production d'agriculture extensive et d'élevages spécialisés dans de grands ou moyens domaines avec éventuellement l'utilisation d'esclaves ou de main-d'œuvre servile. Cet agrosystème s'est lui aussi délité à partir du 4<sup>e</sup> siècle. Les paysan.e.s qui sont les acteurs.ice.s principaux du système de production ont donné la préférence à la culture des meilleures terres dans les espaces les plus proches de leurs habitats, afin de ne pas faire 5 ou 10 km de trajet pour cultiver des zones qui sont marginales et de faible rendement. On observe alors des phénomènes de revégétalisation de grande envergure. Ces phénomènes ont pu être observés « grâce » à l'extraction de la lignite (charbon pauvre) à ciel ouvert en Allemagne. Au fur et à mesure que les grandes mines se développaient, on a pu confier aux archéologues des

investigations exhaustives des sites qui allaient être détruits. En Rhénanie, ces “surveys” ont mis en évidence l’existence d’un réseau serré de villas agricoles romaines sous les forêts ou les landes actuelles.

- **Q: La pression démographique et l’extraction de surplus amènent petit à petit les paysan.e.s, à cultiver et à travailler sur des terres de moins en moins productives. On voit aussi que des aléas climatiques amènent des catastrophes contreproductives. Y’a-t-il eu une conscience de ces phénomènes de la part des masses laborieuses. Y’a-t-il eu une forme de résilience ? Si oui, sous quelle forme ?**
- **Devroey :** Dans les sociétés de l’Antiquité, les cultivateurs sont relativement mal connus, dans la mesure où l’archéologie s’est intéressée prioritairement aux traces matérielles les plus visibles et aux artefacts à haute valeur culturelle comme les mosaïques, par exemple. Heureusement, depuis quelques années, les fouilles envisagent les traces de ces populations et de leurs activités « invisibles » (architecture en bois, pratiques agroécologiques, etc.).
- **Devroey :** Les paysan.e.s constituaient une population exploitée et opprimée. Elle représentait 80-90% de la population. Celle-ci était dominée par des élites qui n’étaient pas impliquées directement dans le système productif et le travail agricole. Le médiéviste britannique Chris Wickam a proposé dans son livre « Framing the Early Middle Ages » de décrire la société qui s’est installée après le grand reflux des élites romaines en Occident de « muddy arcadia », une arcadie boueuse. Il théorise ainsi un moment de l’histoire qui correspond à l’effondrement de la structure dominante de la société romaine, entraînant la désagrégation de l’impôt foncier qui constituait la forme de prélèvement principale. Le mode de fonctionnement central de l’empire pesait sur la production agricole principalement. Le poids qui pesait sur les paysan.e.s s’est substantiellement allégé et les paysan.e.s y ont gagné en autonomie et, sans doute, en qualité de vie. Je ne suis pas absolument convaincu du caractère idyllique de ce moment du haut Moyen Âge, mais c’est une idée qui est à la fois très puissante et très difficile à documenter. Les crises sont des événements qui produisent des gagnants et des perdants. À la fin de l’Antiquité, les dominants ont été les perdants, emportant avec eux le mode de vie que nous leur envions : le chauffage au sol, les bains, les villas somptueuses. Néanmoins, on se met alors à écrire des scénarios qui englobent ou encastrent socialement les phénomènes écologiques. On les regarde comme des phénomènes totaux.
- **Devroey :** La résilience est vraiment une question intéressante. Elle peut se jouer au niveau des élites. Durant la Guerre d’Indépendance américaine, les transports importants de grains et de fourrages depuis l’Europe que nécessitait l’approvisionnement des troupes ont favorisé l’apparition en Amérique du Nord d’un insecte prédateur des céréales, la cécidomyie (appelée “mouche de Hesse” par les colons américains, par allusion aux mercenaires de l’armée britannique !). Cette “mouche” minuscule introduit sa larve parasitaire qui se développe ensuite au détriment de l’amande des céréales. Ses ravages ont un moment menacé la viabilité des cultures de céréales au Canada et dans le nord des États-Unis. Le gouvernement britannique, au début du 19<sup>e</sup> siècle fait appel aux entomologistes anglais qui l’observent et préconisent de recourir à une forme nouvelle de lutte biologique : « Ce qu’il faut faire, c’est introduire des guêpes qui s’en nourrissent, pour rééquilibrer l’écosystème ». Ça, c’est une solution, une résilience par le haut. Ce qui est intéressant, pour revenir au Moyen Âge, c’est d’observer les formes de résilience écologique “par le bas”, comme la sélection, soit naturelle, soit dirigée, d’animaux domestiques pour les adapter aux besoins de l’exploitation familiale, avec des espèces plus robustes, plus petites de bovins ou d’ovins, ou même d’oiseaux de basse-cour. Les paysans pratiquaient une série de techniques

qu'on redécouvre aujourd'hui. Ce sont des techniques beaucoup plus résilientes, pour utiliser le terme que vous utilisez. On va par exemple recourir à des cultures mélangées de plantes alimentaires : en semant des céréales d'hiver, des céréales de printemps et des légumineuses dans le même cycle de culture. Grâce à ça, on a des plantes qui ont des rythmes de maturité, des exigences pédologiques et des hauteurs différentes. On augmente la résistance à la verse, mais aussi la couverture au sol, au détriment des adventices, et on épargne du temps de désherbage. En même temps, comme la demande de céréale est une demande de produits particuliers, notamment de céréales non mélangées, on joue un bon tour à celui qui perçoit la dîme ou à celui qui lève les redevances seigneuriales. En effet, ces mélanges ne correspondent pas aux standards de consommation des élites et du commerce. Il s'agit d'une véritable modalité de résilience paysanne, qui fait d'ailleurs écho à des pratiques actuelles en agroécologie.

- **Nour** : On peut y voir une forme d'adaptation ?
- **Devroey** : Je n'aime pas non plus cette notion, car elle peut renvoyer à une forme de déterminisme naturel. Je crois qu'il faut vraiment toujours garder en tête que paysan.ne.s des agricultures préindustrielles vivaient en partenariat avec les autres composantes de l'environnement. Le vivant non-humain, animal ou végétal, au sein d'un , possède une forme d'agentivité, voire de communication comme on l'a vu récemment pour les arbres qui communiquent entre eux, ou pour des situations de synanthropie (coexistence avec les humains). J'attache beaucoup d'importance à ces notions de partenariat et d'interactions. Je voudrais illustrer le propos par un exemple formulé sous forme de question ! En période de labour, quels facteurs déterminent la durée du travail attelé ? La puissance de l'attelage ? La contrainte exercée par le seigneur ?
- **Lucien** : Du lever au coucher du soleil ?
- **Devroey** : Ça, c'est la réponse, je dirais « marxiste ». Iels travaillent quand c'est possible matériellement : en l'absence d'éclairage artificiel, on ne peut pas travailler la nuit. En ville et dans les campagnes, on travaillait du lever au coucher du soleil. Le temps astronomique est important du coup, quand on parle de durée du travail. Ce n'est pas 8h par jour, mais une moindre durée en hiver et en été peut-être 12h00 à 15h00. Mais ce n'est pas donc pas la bonne réponse.
- **Lucien** : Quand la bête ne peut plus avancer ?
- **Devroey** : Tout à fait. Un bovin, ça travaille 4-5h par jour. Ce qu'on constate, c'est qu'en période de labour, les coutumes agricoles qui règlent les relations de travail dans la seigneurie s'adaptent à cette contrainte animale. On va alors dire « Ah ben voilà quand c'est un travail avec les bœufs on travaille de prime (du moment où le soleil se lève) jusqu'à none (c'est-à-dire le milieu de la journée) » parce que ça fait plus ou moins 5h. Après ça, si on continue à les faire travailler, leur état physique se dégrade, ils deviennent boiteux et donc, plus rentables. C'est vraiment un partenariat bénéfique pour le paysan. Parce que pour le seigneur, entretenir ses propres bovins supposerait d'avoir toute une main-d'œuvre pour un animal qui est utile (en dehors des transports) uniquement pendant les périodes de labour. C'est-à-dire peut-être une douzaine de semaines par an. La solution consistait en fait à mettre à disposition ou à permettre aux paysans ou à les contraindre de venir labourer avec leurs propres bovins. Ce qui fait que c'est le bœuf qui décide de la durée du travail.

**Q: Voit-on une limite imposée dans le travail ? Que ce soit par l'environnement, le social, l'économie....**

- **Devroey** : Pour répondre à ces questions, on peut revenir à Chris Wickham, et avant lui, à l'économiste russe non-orthodoxe qui a réalisé les premières enquêtes sur le travail paysan à la fin de l'époque tsariste, Alexandre Chayanov (éliminé dans les années trente par les purges staliniennes). Chayanov a tiré de ses observations la théorie de l'économie paysanne. Il a utilisé la notion de rendements décroissants pour dire qu'à un moment donné, il existait un état d'équilibre entre la pénibilité du travail du travail (travailler une heure de plus) et les besoins sociaux, alimentaires et biologiques, demandés ou désirés par une population paysanne (produire une heure de plus). Une fois ces besoins élémentaires et la reproduction sociale de la famille satisfaite, les paysan.ne.s cessaient tout simplement de travailler et d'accumuler pour consacrer du temps au repos ou aux loisirs. Le/la « moujik », contrairement à l'habitant.e des villes ou aux capitalistes, arrêta de travailler quand l'ensemble des aspirations socialement désirables étaient atteintes, c'est-à-dire quand sa famille était protégée contre la faim et quand ses enfants avaient les moyens de poursuivre l'exploitation. On rejoint ainsi peut-être la notion actuelle de décroissance (et le cliché universel du « travailleur paresseux »). C'est l'idée qu'on doit d'abord (en l'absence de contrainte extérieure comme l'impôt étatique, la violence seigneuriale, etc.) déterminer pourquoi on consomme, et à quel prix en travail, avant de produire, là où la logique d'accumulation capitaliste ou le « fétichisme de la marchandise » (pour reprendre l'expression de Marx) conduit à l'aliénation par le travail et à l'insatiabilité des besoins. Ce que Chayanov met en avant et que Wickham reprend avec son idée d'« arcadie boueuse » c'est que dans une société paysanne autonome, on interagit à l'intérieur des biotopes sans désir d'accumulation, de reproduction du capital. D'ailleurs, si les choses ont mal tourné pour Chayanov et les socialistes agrariens, c'est que les Bolcheviks n'ont pas du tout intégré que le/la paysan.ne russe quand iel avait atteint son niveau de satisfaction, n'était pas prêt.e à travailler plus, là où le plan quinquennal, le développement industriel ou la satisfaction des besoins du prolétariat industriel exigeaient plus de travail et plus de transfert des surplus. Les grandes famines staliniennes ce sont en fait des contraintes pour détruire physiquement l'autonomie de la société paysanne, et l'enfermer dans une agriculture productiviste, industrialisée. Il y aura une résistance, une résistance portée par le désir de garder cette arcadie boueuse dans laquelle iels étaient content.e.s. Pourquoi devrait-on travailler plus qu'avant ? Cette perspective, je crois que c'est peut-être la clé de l'idée, c'est que nous, nous considérons que le travail est sans limites (comme les ressources naturelles), que le travail ça sert à fabriquer de la consommation, sûrement à cause de cette société de consommation et de marchandisation absolue.
- **Q: Pour faire le lien avec ces famines staliennes, y'avait-il une pression seigneuriale sur le travail ? Voulait-on accumuler du surplus ? Ces pressions en causeront-elles d'autres, mais sur les biotopes ?**
- **Devroey** : Dans un système seigneurial, le.a paysan.ne produit d'abord pour le seigneur avant de produire pour sa famille et donc oui, il y a une pression évidemment.
- **Lucien** : Et la notion de surplus, elle arrive plus tard du coup ?
- **Devroey** : La notion de surplus joue un rôle transformateur. Il y a l'extraction des produits agricoles par les dominants qui sont des non-producteurs. Pour moi, c'est vraiment la césure fondamentale : dans la société traditionnelle il y a les producteur.rice.s et les non-producteurs.rice.s. Parmi ceux et celles-ci, il y a les habitants des villes, les prêtres, les

seigneurs, etc.: c'est une fraction minoritaire de la population : 8, 10,15, 20 % dans les régions les plus urbanisées comme l'Italie du Nord ou les Pays-Bas. Effectivement, il y a de la pression et effectivement, il y a une partie de la paysannerie qui est gagnée par la mentalité de surplus, d'accumulation et de recherche du pouvoir et de la richesse. Ce n'est pas la société primitive égalitaire dans l'existence de laquelle Marx et Engels ont cru. Je pense qu'il n'y a jamais eu un "moment" du communisme agraire où tout le monde se partageait tout à part égale. Il y avait des paysan.ne.s riches et des paysan.ne.s pauvres. Je voudrais donner une définition qui est très fort instrumentalisante - le surplus étant la partie de la production qui n'est pas nécessaire pour maintenir le biotope productif agricole en équilibre - on devrait alors distinguer ce surplus, disons « naturel » du « surproduit » agricole qui traduit la pression et les contraintes sociales imposées aux paysan.n.es. Le surplus varie en fonction des conditions météorologiques et d'environnement qui peuvent conduire à des échecs des récoltes. D'une année à l'autre il arrive de produire plus (ou moins) que ce qu'on peut consommer. C'était impossible à prévoir, d'une saison à l'autre. On aurait de bonnes récoltes, et les animaux ne seraient pas malades... Les agrosystèmes à rendement faible sont des sociétés de l'incertitude, dans lesquelles le surplus naturel est indispensable à la vie. Le surproduit, lui, est une construction sociale. La chimisation de l'agriculture (qui a coïncidé avec la destruction sociale des sociétés paysannes) a fait exploser (temporairement) le plafond des rendements. Le surproduit médiéval ressemble à quelque chose qu'on va soit utiliser à l'intérieur de la société villageoise pour produire de la différenciation sociale, soit pour faire la guerre, consommer des loisirs, entretenir une caste religieuse, aristocratique, un gouvernement, une armée permanente. C'est une part qui pèse, et qui peut forcer les paysan.ne.s à adopter des attitudes qui produisent un déséquilibre irréversible dans l'environnement. Prenons l'exemple des recherches de l'historienne néerlandaise Jessica Dijkman. Au 17ème siècle, dans les régions de la Hollande, qui à cette époque étaient les plus densément urbanisées d'Europe, la demande urbaine a entraîné une extraction massive de la tourbe, ce qui a diminué les superficies agricoles, et produit un phénomène d'abaissement des sols. Celui-ci a rendu ces régions improductives pour l'agriculture et plus fragiles aux transgressions marines et aux ondes de tempêtes. Les villes hollandaises ont rétabli un équilibre alimentaire en externalisant leur approvisionnement. Dominant les détroits entre la mer du Nord et la Baltique, elles ont éliminé l'ancien pouvoir de la Hanse, et ont importé massivement leurs céréales du royaume de Pologne. Cette demande massive de céréales pour l'exportation a transformé profondément la société polonaise et réintroduit un fait social qui avait disparu : le Servage. Ce qui nous ramène à votre interrogation initiale : la relation du travail avec l'équilibre des écosystèmes : pour transformer notre relation à l'environnement, nous devons en même temps repenser le travail !

- Nour : Eh Ben, merci beaucoup
- Lucien : Oui merci beaucoup !
- Devroey : Désolé d'avoir été si long ... !
- Nour : Ah, mais c'est très agréable.